

Au Puits de La Paracha

*Pensées recueillies
de Rabbi
Elimelech
Biderman Chlita*

Chemot



Au Puits de La Paracha

Chemot

Une pensée positive : la force d'une bonne résolution

« Et plus ils les persécutaient, plus ils se multipliaient et plus ils se renforçaient. » (1, 12)

"Dans tout ce qu'ils (les Egyptiens) mettaient leur cœur à les opprimer (les Hébreux), le Saint-Béni-Soit-Il mettait Son cœur à les faire se multiplier et à être plus forts. " (Rachi)

Le Chem Mi Chemouël (Chemot, année 5672) rapporte une allusion extraordinaire et un enseignement puissant à propos de ce verset concernant la force d'une bonne résolution : les Egyptiens eurent, en effet, à peine résolu d'opprimer les Bné Israël que cela leur fut compté comme s'ils l'avaient déjà accompli, car "chez les idolâtres, le Saint-Béni-Soit-Il associe la (mauvaise) pensée à l'acte" (et la considère comme un acte avant même sa mise à exécution, n.d.t) comme l'enseigne le Talmud Yérouchalmi (Péa 1, 1). C'est pourquoi, dès le début de leur conspiration, Hachem modifia les lois de la nature et conféra aux Bné Israël un nouveau corps afin qu'ils puissent donner naissance à des sextuplés, ce qui ne s'était jamais produit jusqu'alors. C'est ce qui est écrit : « Plus ils les persécutaient et plus ils se multipliaient et plus ils se renforçaient. »

A partir de là, conclut le Chem Mi Chemouël, chacun fera, en ce qui le concerne, un raisonnement a fortiori : si pour une mauvaise pensée comme celle des Egyptiens, le Saint-Béni-Soit-Il modifia la physiologie des Juifs, à plus forte raison un Juif deviendra un autre homme tant physiquement que spirituellement dès qu'il prendra une bonne résolution et qu'il décidera, ne fût-ce qu'en pensée, de s'adonner à l'étude de la Torah et de servir Hachem. Le Pné Yéochoua rapporte en introduction à son ouvrage la terrible histoire suivante qui lui arriva personnellement : le 3 Kislev 5563 (1803), à Levouv où il résidait, alors qu'il était chez

lui en train d'étudier avec des disciples attentifs, plusieurs grands barils de poudre à canon prirent soudain feu détruisant ainsi des bâtiments grands et solides. Trente-six juifs périrent dans l'explosion, parmi eux son épouse et sa fille unique ainsi que son beau-père et sa belle-mère.

« Moi aussi, décrit-il, je comptai parmi ceux qui furent projetés des hauteurs jusqu'aux abîmes. Je me retrouvai ainsi enterré sous les décombres comme tassé dans une presse, à cause du poids des monticules de poutres qui s'étaient écroulées de notre maison et qui pesaient sur moi me serrant plus que l'aurait fait un pressoir à huile, à tel point que je ne pouvais bouger un seul membre. »

Il se mit alors à penser qu'il avait été condamné à mourir dans la fleur de l'âge d'une mort inhabituelle et qu'il avait été décrété pour lui les quatre peines capitales (recensées dans la Torah, n.d.t) : la lapidation (à cause des poutres projetées sur lui), le bûcher (à cause de l'incendie dû à l'explosion), le glaive et l'étouffement. Le Pné Yéochoua décrit également qu'il songea alors à l'enseignement de nos Sages (Taanit 11a) selon lequel : « Les poutres de sa maison témoignent sur un homme au jour du jugement », comme il est dit : « La main des témoins le frappera à mort en premier. » (Dévarim 17, 7) Il gît ainsi parmi les décombres environ un quart d'heure. Entre-temps, le feu s'était éteint et les gens entreprirent de dégager les victimes. Malheureusement, ils provoquèrent alors la mort de plusieurs personnes en marchant sur les ruines et en finissant de les écraser (que D. préserve).

« Finalement, poursuit-il, alors que j'étais voué à une mort certaine, je me dis alors tout en me trouvant encore sous les décombres : "Si D. est avec moi, me sort de cet endroit et me construit une maison dans laquelle j'enseignerai à plus grand nombre

d'élèves, je ne manquerai jamais de demeurer entre les murs de cette maison d'étude et d'approfondir avec assiduité l'étude du Talmud et des décisionnaires." Je n'avais pas sitôt fini de parler en moi-même qu'Hachem entendit la voix de ma supplique et me fraya un passage entre les poutres, comme si un véritable chemin se libéra pour moi par lequel je sortis sain et sauf. Je sus alors que cette délivrance était venue d'Hachem et d'aucun autre sauveur. »

« Elle tendit son bras » : savoir donner une valeur à chaque acte qui est dans nos mains

« La fille de Pharaon descendit se baigner dans le fleuve (...) elle tendit son bras et le prit. »

La Guémara (Sota 12b) enseigne qu'elle se tenait à grande distance du berceau de Moché et que son bras s'allongea jusqu'à ce qu'elle le tire du fleuve. Le Saraf de Kotsk explique que la Torah vient par cela nous faire l'éloge de Batia : bien qu'elle se tenait loin du berceau, elle ne dit pas : 'que puis-je faire, je suis loin', mais elle fit tout ce qui était en son pouvoir, et le Ciel l'aida à achever la tâche qu'elle désirait accomplir et à sauver Moché. Cette conduite enseigne à chacun de ne pas s'abstenir d'agir parce que le but à atteindre est lointain. Au contraire, il fera tout ce qu'il est en mesure de faire et finira par voir les merveilles que le Ciel accomplit en lui ouvrant tout grand les portes de la délivrance.

On se rappellera constamment à ce sujet le commentaire de nos Sages à propos du verset : « *Reviens Israël jusqu'à Hachem ton D.* » (Psikta Perek 9) : « Le fils d'un roi se trouvait très loin de son père. Ses amis lui dirent : 'Retourne chez ton père !' Il leur répondit : 'Je ne peux pas.' Alors le père lui envoya une missive ainsi libellée : 'Avance autant que tu pourras et moi, je viendrai à ta rencontre et ferai le reste du chemin.' De même, le Saint-Béni-Soit-Il dit à Israël : « *Reviens à Moi et Je reviendrai à vous !* »

Le Sforno rapporte à ce sujet le verset de notre Paracha (qui relate la rencontre de Moché Rabbénou avec le buisson ardent, n.d.t) : « *Hachem vit qu'il s'était détourné pour voir et D. l'appela depuis le buisson* » (3, 4), et l'explique ainsi : « *Hachem vit qu'il s'était détourné pour voir* », c'est-à-dire 'pour réfléchir', et c'est alors que « *D. l'appela* », pour se révéler à lui. Comme ce que disent nos Sages (Chabbat 104a) : celui qui vient se purifier, on lui vient en aide. Le Sforno explique ensuite de la même manière le verset (19, 3) : « *Moché monta vers D. et Hachem l'appela depuis la montagne* ». A partir du moment où Moché se prépara à monter vers D., Hachem l'appela sur le champ afin qu'il monte vers Lui. Cela nous enseigne à accorder de l'importance à chaque acte que nous accomplissons, ce qui nous permet d'élever notre esprit et de ne pas nous affliger sur nous-mêmes, mais au contraire, de nous inciter à améliorer davantage notre conduite.

Rav Grossman relate l'histoire d'un jeune adolescent qui s'était rapproché du judaïsme et qui était devenu un véritable Baal Techouva. Ce jeune homme habitait à Natanya et étudiait chaque jour avec un Avrekh qui donnait bénévolement de son temps afin de le renforcer dans la Torah.

Le Ba'hour en question avait une curieuse habitude qui consistait à avoir en permanence les poches pleines de graines de tournesol (pépites). L'Avrekh ne comprenait pas cette étrange coutume, cependant, ne voulant pas mettre le garçon mal à l'aise, il ne lui demandait rien à ce sujet. Après tout, il n'y avait aucun interdit à garder des pépites dans sa poche (à part le Chabbat dans un endroit sans Erouv). Un soir où ils s'apprêtaient à étudier ensemble, l'Avrekh dit au Ba'hour : « Je n'ai rien mangé de toute la journée, aurais-tu la générosité de me donner un peu de tes pépites afin que je puisse avoir l'esprit clair et que nous puissions étudier plus tranquillement ?

- En aucun cas, lui répondit-il. Je ne peux te donner ne fût-ce que la moindre petite pépite ! »

Il insista, mais le Ba'hour demeura intransigeant : il ne pouvait rien lui donner !

L'Avrekh ne put se faire à l'idée d'une telle conduite et depuis lors, il commença à se dérober aux requêtes du Ba'hour et diminua progressivement le nombre d'heures qu'il lui accordait, jusqu'à cesser complètement d'étudier avec lui. Ce dernier ressentit que cette interruption était due à la fois où il avait vexé l'Avrekh en refusant de lui concéder de ses précieuses pépites. Il l'appela et lui dit : « Certes, tu ne veux plus étudier avec moi et je ne peux pas t'y forcer (puisque celui-ci le faisait bénévolement). Néanmoins, je te demande une seule chose : de venir chez moi 3-4 minutes ! »

Lorsqu'il arriva chez le Ba'hour, celui-ci ouvrit plusieurs armoires et lui montra des seaux et des cuvettes débordants de pépites. Avant que l'Avrekh ne songe à appeler un psychiatre pour traiter ce comportement bizarre, celui-ci se mit à lui expliquer :

« Tu sais certainement que je suis Baal Téhouva. Lorsque j'ai commencé à me rapprocher, le Yétser Hara a abandonné toutes ses affaires dans le monde pour s'occuper de moi-seul, afin de me détourner du droit chemin. Tantôt, il venait me pousser à profaner le Chabbat, tantôt à manquer la prière et me faisaient bien d'autres tentations encore qu'il ne convient pas de mentionner. Celui qui me dirigeait alors me donna un bon conseil : chaque jour, lorsque tu te lèves, remplis ta poche droite de pépites, et à chaque fois que tu feras un bon acte et que tu surmonteras ton mauvais penchant, tu feras passer une pépité dans la poche de gauche. Continue à agir de la sorte durant toute la journée, et le soir, sors-les et compte-les. De cette manière, tu seras comblé d'avoir réussi à remplir ta journée d'autant de bonnes actions. Grâce à cela, tu auras plus de force pour affronter le lendemain. Le soir où tu m'as demandé quelques pépites, elles étaient toutes dans la poche de gauche, c'est pourquoi je ne pouvais renoncer ne fût-ce qu'à une seule bonne action que je devais

compter quelques heures après en allant dormir. C'est également l'explication de tous ces seaux remplis de pépites, car c'est avec eux que je quitterai ce monde après une longue vie ! »

Cela nous concerne tous, et pas uniquement un Baal Téhouva. C'est le principe qui est l'essentiel : regardons le bon côté, n'écoutons pas ce Yétser qui désire nous briser le moral et nous décourager en nous faisant croire que, de toutes façons, nous ne valons rien. Renforçons-nous à chaque fois que nous accomplissons quelque chose de bien en l'écrivant sur une feuille ou en déplaçant une sucrerie d'une poche à l'autre. Peu importe le moyen, l'essentiel est de les compter un à un en sachant que nous constituons ainsi de nombreuses réserves. De cette manière, nous pourrons nous réjouir et prendre plaisir à chaque acte spirituel et nous mériterons ainsi de nous élever et de suivre le bon chemin.

Lorsque le Rav de Kotsk remplissait ses fonctions de dirigeant spirituel, un Juif qui fut jadis son ami et avec qui il partagea l'enseignement de la bouche même du Rav Boname de Pchis'ha, vint un jour lui demander : « Nous avons tous deux étudié chez le Saint Rabbi, et nous nous sommes tous deux efforcés de progresser dans le droit chemin. Dès lors, comment se fait-il que toi, tu sois devenu un Rav de grande stature, alors que moi, je suis demeuré quelqu'un de moyen comme tout le monde ?

- A Pchis'ha, lui répondit le Rav, nous avons appris à commenter le verset des Tehilim (115, 16) : « *Les Cieux sont à Hachem et la Terre, Il l'a donnée à l'homme* », de la manière suivante : un Juif progresse vers la perfection comme quelqu'un qui monte de la Terre vers le Ciel. Or, il est un dicton (en Yiddich) qui dit : "On monte jusqu'au Ciel et on descend jusqu'aux abîmes." Cela vient exprimer que, dans son aspiration à progresser spirituellement, un Juif parvient jusqu'aux Cieux, puis il tombe. Néanmoins, il ne devra pas continuer à tomber, mais il

s'efforcera de sauter jusqu'à ce qu'il s'élève à nouveau. Or toi, certes, tu as commencé à t'élever, mais lorsque tu as vu que tu faisais marche arrière et que tu tombais, tu t'es découragé et tu t'es laissé tomber, tandis que moi, je n'ai pas renoncé même dans ma chute, et j'ai continué à m'élever pour arriver où je me trouve.

- Comment, demanda-t-il à nouveau, peut-on arriver à se relever d'une chute pour s'élever à nouveau lorsque celle-ci est douloureuse et décourageante ?

- Cela, répondit le Rav de Kotsk, ne dépend que de la volonté et de l'aspiration de l'homme. C'est ce que Rav Boname a appris de ce qui est enseigné au sujet de Batia, la fille de Pharaon : celle-ci tendit son bras au loin et ramena le berceau où se trouvait Moché. Celui-ci était cependant très éloigné d'elle, mais Hachem allongea miraculeusement son bras jusqu'à ce qu'il arrive jusqu'à Moché Rabbénou. Cela est a priori tout à fait incompréhensible : ne vit-elle pas que le berceau était trop loin. Pourquoi, dès lors, tendit-elle son bras vers lui ? Cela vient nous apprendre que lorsqu'un homme désire quelque chose de tout son être, il ne voit pas la distance qui l'en sépare. Batia voulait tellement saisir ce berceau que celui-ci lui sembla peu éloigné et elle tendit son bras pour l'attraper. C'est alors qu'Hachem fit un miracle et son bras s'allongea de plusieurs coudées. Moi aussi, lorsque je tombais, mon désir de monter était si grand que je ne ressentais pas combien cela était difficile, et je continuais à m'élever de tout mon cœur jusqu'à y arriver ! »

La Guémara rapporte (Sanhédrine 106a) qu'un jour, Pharaon réunit ses conseillers afin de prendre des mesures contre les Hébreux. « Rabbi 'Hyia Bar Abba au nom de Rabbi Simaï enseigne que trois personnes étaient alors présentes : Bilaam, Iyov et Yitro. Bilaam qui préconisa de les opprimer, fut finalement tué. Iyov qui garda le silence subit des souffrances. Yitro qui prit la fuite mérita que ses descendants siègent au Grand Beth Din qui se trouvait au Temple. »

Une question est généralement posée : en fuyant, Yitro n'arrangea en rien la situation. Dès lors, pourquoi mérita-t-il une telle récompense ?

En fait, Yitro avait compris qu'il n'était pas en mesure d'aller à l'encontre de Pharaon et de le faire changer d'avis. Il décida donc de faire tout ce qui était encore possible : fuir pendant qu'il était encore temps. Grâce à cela, il mérita que ses descendants comptent parmi les membres du Sanhédrine et enseignent au peuple la conduite à suivre.

Et même si un homme voit qu'il ne peut agir, il a cependant toujours la possibilité de crier vers D. Ceci nous mène à une autre interrogation : pourquoi Iyov fut-il puni par des souffrances ? Son silence était-il une faute ? Pourtant, même s'il s'était opposé à la décision de Pharaon, son opinion n'aurait pas été écoutée le moins du monde.

La réponse est qu'un homme qui souffre se lamente amèrement en criant, alors qu'il sait très bien que ses gémissements ne serviront pas à le soulager. C'est cependant la nature d'un homme de crier au moment où il souffre. Hachem reprocha à Iyov : « Certes, tu n'avais pas la possibilité d'arranger les choses en criant, néanmoins, tu aurais dû quand même crier pour exprimer ta souffrance. Puisque tu t'en es abstenu, tu subiras de dures et terribles souffrances et tu constateras ainsi que lorsqu'un homme souffre, il se met à crier de douleur vers le Ciel ! »

Cela pour nous enseigner qu'un homme ne peut se justifier en disant : « Je n'étais pas en mesure de surmonter mon Yétser Hara et ses tentations tellement fortes », car il lui sera répondu : « Tu aurais dû, tout au moins, crier du plus profond de ton âme : Hachem, mon Père, sauve-moi de mon Yétser Hara et de ses ruses ! » Le Or Ha'Haïm rapporte à ce sujet le verset (Dévarim 26, 7) : « *Et nous criâmes vers Hachem le D. de nos pères* », et l'explique ainsi : « Ce verset est une allusion au fait qu'un homme doit prier chaque jour qu'Il le délivre de son Yétser Hara. »

Lorsqu'Hachem dit à Moché : « *A présent, va et Je serai avec ta bouche* » (4, 12), le Or Ha'Haïm explique qu'à l'argument que donna Moché « *J'ai la bouche pesante et la langue embarrassée* », le Créateur répondit : « Tant que tu ne commences pas ta mission, il n'est pas question de te guérir ». Et c'est pour cela qu'Il lui dit « *Va* », ce qui signifiait : « Va accomplir cette mission et lorsque tu parleras, tu verras que cette difficulté d'élocution partira. » En d'autres termes, lorsque Moché fera tout ce qui serait en son pouvoir, qu'il se rendra chez Pharaon et qu'il commencera à parler, le Saint-Béni-Soit-Il lui viendra en aide afin qu'il puisse prononcer des paroles justes et intelligibles.

Le Midrach (Tan'houma) rapporte également que lorsque Moché vit le buisson ardent, il dit alors : « *Je désire m'écarter afin de voir ce grand phénomène.* » (3, 3) Il existe une discussion entre Rabbi Yo'hanane et Reich Lakich. Rabbi Yo'hanane dit que Moché Rabbénou fit trois pas et Reich Lakich dit qu'il tourna la tête. Quoi qu'il en soit, il fit un geste. Ce qui signifie que bien que cette vision lui fût destinée, néanmoins, ce fut seulement après qu'il eut accompli un acte (même minime) qu'il mérita de voir l'Ange de D. au milieu des flammes du buisson.

Cela vient nous apprendre qu'on ne peut mériter de parvenir à quelque niveau que ce soit sans faire le premier pas. Et c'est seulement alors que, du Ciel, on nous viendra en aide pour compléter nos efforts. Lorsque Moché Rabbénou dut aller chez Pharaon, le Saint-Béni-Soit-Il lui ordonna de jeter son bâton par terre afin qu'il se transforme en serpent, puis Il lui ordonna à nouveau de saisir ce serpent par la queue. Et lorsque Moché s'exécuta, celui-ci reprit sa forme initiale de bâton dans sa main. On sait que la Torah a été donnée pour toutes les générations. Dès lors, on est en droit de se demander ce qu'elle vient nous enseigner à travers ce signe.

Certains expliquent que le serpent évoque les forces d'impureté et du mal. Le Saint-Béni-Soit-Il désirait par cela démontrer à

Moché que même si une âme juive se retrouve enfoncée dans le mal (à D. ne plaise), si seulement elle consent à se renforcer dans un petit détail (ce qui est évoqué par le fait que Moché saisit la queue, l'extrémité du corps), le Juif qui la possède sera en mesure de passer de l'état de serpent en celui de "bâton de D.". Car personne ne peut prétendre ne pas mériter une réparation. Chaque acte par lequel un homme soumet son mauvais penchant a une immense valeur aux yeux d'Hachem et attire sur lui une sainteté très élevée. C'est pourquoi un juif ne devra jamais mépriser le travail qu'il accomplit et surtout ne jamais se demander : "Que valent mes petites actions ?". Car le Saint-Béni-Soit-Il leur accorde la plus grande importance. Le 'Hovot Halévavot le dit explicitement (Chaar 'Hechbone Hanéfech chap. 5) : « Ne diminue à tes yeux aucune des bonnes actions que tu fais pour Lui, que ce soit un mot ou un regard, car ce qui est minime pour toi est considérable pour Lui. » L'image la plus fidèle que l'on peut en donner est celle du soleil qui semble, vu de la Terre, se déplacer d'une coudée, alors qu'il se bouge en réalité dans le Ciel de plusieurs miles. Il en est de même du déplacement de l'ombre sur le cadran solaire. Le Saraf de Starlik trouve une allusion à ce qui précède dans la phrase (prononcée avant la prière, dans les Kétorète, la Paracha des encens, n.d.t) : מעלה עשן כל שרו, « de (l'herbe qui fait) monter la fumée, un petit peu » : même celui qui n'a qu'un petit peu, ne serait-ce que cinq minutes de Torah à étudier, il les saisira en sachant que même 'un petit peu' fait "monter la fumée" et apporte un immense plaisir au Saint-Béni-Soit-Il !

« Il vit leur peine » : réfléchir à chaque instant à la manière de faire du bien à autrui et éviter de lui causer de la peine

« *Moché sortit vers ses frères et il vit leurs souffrances.* » (2, 11)

"Il s'appliquait de tous ses yeux et de tout son cœur à souffrir pour eux." (Rachi)

On rapporte au nom du 'Hatam Sofer (Likoutim Paracha Vayé'hi, tiré de l'ouvrage de son

disciple Likouté 'Haver Ben 'Haviv) que l'on peut voir ici la différence qui oppose deux extrêmes, car au sujet de Essav, il est écrit (Béréchit 25, 27-34) : « *Les deux garçons (Yaakov et Essav, n.d.t) grandirent (...) Il (Essav) mangea, but, se leva et partit.* » Il ne vit rien d'autre devant ses yeux que lui-même, ce qu'il avait à manger et à boire. Tandis qu'au sujet de Moché, il est dit que dès qu'il grandit, il mit tous ses yeux et son cœur à souffrir pour ses frères. Le premier jour, il vit un Egyptien frapper un Hébreu et il ne put le supporter, par amour pour son peuple. Le deuxième jour, il vit deux Hébreux qui se disputaient et cela le consterna de voir comment un homme du peuple d'Israël pouvait lever la main sur son prochain. Au sujet des filles de Yitro, il leur puisa de l'eau, afin de les préserver de la main des autres bergers, car il ne put supporter l'injustice avec laquelle ces derniers se comportaient à leur égard. Le Likouté 'Haver Ben 'Haïm poursuit ainsi : « Mon Maître avait l'habitude de dire que 'Hagal (Nédarim 38a) nous ont suggéré ce thème en nous enseignant à propos du verset "*Taille pour toi (...)*" (34, 1), que Moché Rabbénou s'était enrichi grâce aux débris des pierres de taille sur lesquelles étaient gravés les dix commandements. La condition préalable, disait-il, à l'acquisition de la Torah est de se doter avant tout de bonnes vertus. Or, ce sujet n'est pas inscrit sur les tables de la Loi, comme s'il en était tombé comme des débris. Il incombe aux Bné Israël d'apprendre de Moché Rabbénou lui-même l'importance des vertus. Lorsqu'ils se rendront compte que grâce à elles, il mérita de recevoir la Torah, ils comprendront alors leur valeur (...). Cela signifie que par le mérite d'avoir aimé son peuple et d'avoir partagé leurs souffrances, il mérita de recevoir la Torah sur le Mont Sinaï ainsi que son niveau spirituel très élevé. »

Voici environ un an et demi, un Juif de Montréal du nom de Rabbi Mordekhaï Winberger quitta ce monde. Il était originaire de l'Europe d'avant la Choa. Son véritable nom était Grinfeld, mais à cause de l'histoire

suivante, son nom fut changé en Winberger :

Rabbi Mordekhaï avait un ami d'enfance surnommé "Anguil". Les deux hommes se retrouvèrent ensemble dans les camps de réfugiés de l'après-guerre. Ils tentèrent tous deux alors d'obtenir un visa pour le Canada. A cette fin, ils devaient subir un examen médical pour attester de leur bonne santé, car aucun pays au monde n'était prêt à recevoir des malades. De fait, Rabbi Mordekhaï reçut un visa tandis que son ami se le vit refuser étant alors atteint du Typhus (à D. ne plaise).

Lorsque le jour du départ arriva, ce dernier vint prendre congé de Rabbi Mordekhaï. C'est alors qu'il éclata en sanglots : « Que va-t-il advenir de moi ?, se lamenta-t-il. Je vais devoir rester éternellement ici, car même lorsque je guérirai, aucun pays ne m'acceptera en sachant que je fus malade du Typhus. Quel sera mon sort ? Ne pourrai-je jamais fonder un foyer juif ? »

Rabbi Mordekhaï ne put contenir sa miséricorde, et avec des forces surhumaines, il lui remit son visa en lui disant : « Tu ne t'appelleras plus "Anguil" mais Grinfeld. Embarque à ma place et sauve ta peau ! » Lui-même retourna vers le néant et seulement après une longue période, il obtint un nouveau visa au nom de quelqu'un qui avait déjà quitté ce monde nommé Winberger. La réussite lui sourit tant dans le domaine spirituel que matériel et il sut merveilleusement allier la Torah à la richesse.

Plusieurs années après, il se rendit chez son Rav, le Imré 'Haïm, et lui demanda s'il devait reprendre son nom d'origine Grinfeld.

« A chaque fois, lui répondit le Rav, que quelqu'un prononce ton nom, Rabbi Mordekhaï Winberger, cela provoque un immense tumulte dans les cieux : 'Jusqu'où les choses peuvent arriver, jusqu'où un Juif peut se dévouer pour autrui !' Pourquoi voudrais-tu perdre ce mérite ? »